

## Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

*Lorsque l'on est amoureux des chevaux, nomade dans l'âme, que l'on relève les défis avec passion et pugnacité, le voyage à cheval est la plus belle, la plus authentique et la plus motivante des entreprises.*

*L'Amérique du Sud à cheval, c'est barouder, découvrir l'histoire passionnante des Gauchos, écouter les*

*légendes locales au son des musiques traditionnelles, gravir les magnifiques sommets de la Cordillère des Andes pour sentir l'atmosphère mythique Inca, et surtout faire en sorte que les chevaux évoluent paisiblement dans une formidable mosaïque de paysages à 3 dimensions.*

*Le plus séduisant n'est pas seulement le fait d'être plongés dans une carte postale du matin au soir, c'est aussi tracer notre chemin en ménageant nos montures, suivant les indications des autochtones et de la nature. C'est encore les soigner, les soulager, les sentir et créer une relation unique avec chacun d'eux afin que la complicité et la confiance entre quatre chevaux, un chien et deux humains permette de franchir ou d'éviter tous les obstacles techniques, naturels et psychologiques au fil de l'expédition. C'est enfin la meilleure façon de se connaître à travers d'autres espaces de vie.*

### Sommaire

Dernières nouvelles ! L'Oriente bolivien	1
Bonne année 2003 ! Salut les amis.	2
La dernière chevauchée !	4

## Dernières nouvelles ! L'Oriente bolivien

Déjà un mois et demi que nous sommes en Bolivie. Jusque là, pas de problème d'orientation car il n'y a qu'une seule route de terre qui longe une voie ferrée sur les 650 kilomètres qui séparent Porto Suarez à la frontière brésilienne de Santa Cruz. Tous les 20 à 30 kilomètres, un petit village construit autour de la station du train nous permet de faire étape. Les conditions de vie sont ici très difficiles. Il n'y a que peu de villages équipés de l'eau courante et encore moins de l'électricité qui de toute façon n'est autorisée que 2 à 3 heures par jour. Depuis trois ans, le Chiquitanos est victime de la sécheresse et jamais un tel désastre écologique ne s'était produit. Plusieurs lacs, des rivières sont asséchées, des milliers d'animaux sont morts de soif et de faim – poissons, vaches, caïmans etc. Et, de nombreuses personnes ont dû creuser des puits pour garantir leur survie.

Sur environ une centaine de kilomètres, nous n'avons trouvé que de la pâture jaune. Seules les grosses entreprises agricoles qui ont l'eau courante sont parfois entourées d'un peu de verdure.

Dans la plupart des villages, le maïs coûte deux fois plus cher qu'avant, il en est de même pour le fromage puisque les vaches mal nourries ne donnent que peu de lait. Les fruits, les légumes, la viande et parfois même les oeufs se font rares. Les hommes chassent le matin ou le soir et reviennent avec toutes sortes d'animaux: caïmans, capivaras, cerfs, tatous, jaguars ou rongeurs. Nous avons goûté à tout sauf au jaguar. Les femmes quant à elles élèvent 5 à 7 enfants avec un seul repas par jour. Bien souvent, au petit

déjeuner et au dîner ne sont servis que du thé et un morceau de pain. Les orientaux ou Cambas comme ils s'appellent ici sont d'une bonté extrême. Jamais personne ne nous a refusé l'hospitalité, bien au contraire.

Comme chaque matin depuis notre entrée en Bolivie, levés à 3 heures, nous échappons à la canicule – mais cette fois, sous quelques gouttes ! Serait-ce le début de la saison des pluies ? Non ! Ce ne sont que de faux espoirs. Aujourd'hui nous marchons vers El Carmen, un village un peu plus important que les précédents dans lequel nous devrions pouvoir faire le plein de vivres pour les prochains jours. Nous commençons par acheter 40 kilos de maïs pour les chevaux puis au marché, nous achetons des oranges, des tomates et un ananas. Un homme vient à notre rencontre pour nous demander d'aller présenter nos papiers au commissaire. Marc accompagne l'homme après s'être assuré qu'il s'agissait bien d'un flic pour se retrouver face à un gros bonhomme en civil assis, transpirant, sur un banc au milieu du parc ! Prenant un air de circonstance, il demande nos papiers ainsi que ceux des chevaux. Évidemment les papiers des chevaux sont brésiliens et il essaie de faire quelques complications, histoire de gratter un peu d'argent. Vraisemblablement lassé par Marc qui joue le naïf de bonne volonté qui ne comprend rien, il nous laisse repartir. Il est impossible de rester plus longtemps dans cette petite ville sans pâturages, nous reprenons la route pour rejoindre 10 kilomètres plus loin, une estancia plus accueillante. Une bande de chasseurs nous reçoit. Un des hommes nous conduit jusqu'à la

## Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

seule source d'eau de l'estancia: le puit. Autour, les abeilles abondent mais, cela ne nous effraient pas longtemps – il nous faut de la flotte. Sa couleur jaunâtre et son odeur de terre ne nous arrêtent pas non plus et d'ailleurs, l'eau ne nous rendra pas malade. Partis chasser, frondes et fusils à la main, ils reviendront après deux heures avec deux petits rongeurs et deux perroquets. L'un d'eux leur enlève 4 ou 5 plumes pour les empêcher de voler, les enferme dans des sacs de riz pour aller les vendre à El Carmen pour l'équivalent de 25 Francs. Il vendent aussi des becs de toucans pour 5 Francs pièce en dépit de l'interdiction. Ici tout le monde se fiche pas mal de la loi qui interdit la chasse, il faut bien mettre quelque chose dans son assiette. Bernardito prépare divinement cette viande avec du riz. Alors qu'ils repartent chasser, nous allons nous coucher. La chaleur est suffocante et les papillons de nuit ne cessent de nous importuner. De plus, l'idée même d'une tarentule venant nous chatouiller les narines m'empêche définitivement de dormir. La veille, Marc en a trouvée une dans ses chaussures. Heureusement, il a échappé à la piqûre qui paraît-il, à défaut d'être mortelle, provoque une énorme allergie. Finalement nous trouvons une activité qui nous fatigue tous les deux avant de plonger dans les bras de morphée.

Quelques jours plus tard à Aguas Calientes, nous faisons une pause d'une journée où avec les chevaux nous avons droit à une vraie cure thermique ! La petite rivière aux milles vertus est pure, tiède et délicieuse. Par endroits elle est transparente et les chevaux peuvent nager, ailleurs elle n'est pas plus profonde que vingt centimètres et bouillonne sous la forme de petit geyser. Aspiré vers le fond jusqu'à la taille, on se croirait à première vue, pris dans des sables mouvants... Mais immédiatement après, la pression de l'eau chaude qui sort de la terre nous rejette avec force. Le lendemain, nous rencontrons Don Enrique Lima, qui lui aussi squatte chez nos hôtes. Avec sa petite jument sans nom, ils sont aussi en voyage et vont nous accompagner pendant 4 jours jusqu'à sa ferme à une centaine de kilomètres de là. Après deux jours, Don Enrique qui connaît la route comme sa poche, programme une étape de 40 kilomètres car selon lui, il est impossible de camper au milieu. Nous faisons d'abord 15 kilomètres jusqu'à une petite rivière pour nous rafraîchir quelques heures pour repartir à la nuit tombée pour Chochis distant de 25 kilomètres. Je me sens terriblement fatiguée, j'ai mal partout, à l'estomac et au dos. Au bout d'une heure, je respire de grandes bouffées d'oxygène pour essayer de faire passer les contractions. Une demi-heure plus tard c'est pire encore, je sais qu'il reste encore 4 à 5 bonnes heures de marche. Je n'ai qu'une envie, descendre de cheval et me coucher par terre ! Tout à coup, j'entends un camion. Sans plus réfléchir, je me mets au milieu de la route et lui fait signe de

s'arrêter. J'explique à Marc et à Enrique que je ne me sens pas la force de continuer et que je vais essayer de rejoindre l'étape en camion. Aux quatre hommes qui descendent du camion, je demande alors la permission de monter à l'arrière. Ce n'est qu'après que je réalise le danger, mais la vue des deux femmes dans la cabine me rassure. Par chance, l'un d'eux est l'ami de Don Enrique. Il lui dit alors qu'il va me conduire chez ses parents. En arrivant, je lui demande un hamac, du papier hygiénique et, je m'endors. Au réveil, sa femme m'apporte le PQ et une tisane de flor de colonia et de palo de guayacan. Un remède naturel qui fait tout de suite passer mes douleurs. C'est vraisemblablement l'eau que j'ai bu le midi qui a provoqué cette crise. Marc a dormi avec les chevaux chez Ronald, il ne me rejoint que le lendemain avec des médocs et un repas. Au bout de deux jours, convalescente, je décide enfin d'accompagner Marc jusqu'au sanctuaire pour admirer la fabuleuse tour naturelle de Chochis. Le village est entouré de montagnes roses abruptes du style Monument Valley, un décor magnifique.

Le soir, je rejoins Marc et Enrique chez Ronald pour préparer les affaires et partir demain à l'aube. Enrique décidé à partir vers 18 heures change finalement d'avis et nous attend. Je ne sais pas pourquoi mais je trouve ça louche. Le soir à nouveau, nous discutons du problème de la sécheresse entre San José et Pailon (300 kilomètres). Les chevaux vont souffrir, il n'y a pas d'eau et rien à manger. Ils parlent aussi des nombreux voleurs présents à San José et insistent pour que nous ne laissions pas les chevaux sans notre surveillance. Nous pensions les laisser là-bas chez quelqu'un pour aller en train jusqu'à Santa Cruz changer de l'argent, acheter des fers et faire prolonger notre visa – ce que le garde frontière voulait nous faire payer 400 bol... C'est râpé ! Alors deux solutions, soit laisser les chevaux ici à Chochis, soit chez Enrique à 30 kilomètres mais à 7 kilomètres de la gare. Si nous partons de Chochis, il faut prendre le train dans une heure. Cela ne laisse pas beaucoup de temps pour réfléchir et préparer les affaires ! Hop ! Dans la foulée, nous partons, nous réveillons Enrique déjà à demi-endormi, pour lui dire au revoir et nous excuser de le planter là ! Nous attachons Max chez Ronald, laissons du maïs et les recommandations pour les chevaux et courrons vers la gare. Dans le train, nous demandons au contrôleur deux billets les moins chers pour Santa Cruz. Il nous conduit en queue du train dans un wagon où tout le monde dort – sur les banquettes, entre les banquettes, dans le couloir enfin – il y en a partout. J'ai du mal à trouver le sommeil, je me fais un vrai film d'horreur en pensant à Max vendu au marché ou encore aux chevaux qui s'échapperaient malencontreusement. J'imagine les chasseurs montés sur nos chevaux ou le nez dans nos affaires ou encore préparant des galettes avec le maïs

## Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

des chevaux. Tout ces scenarii défilent dans ma tête, je me dis que le départ était trop précipité... Et si, Don Enrique avait tout manigancé ? Mais au village, Ronald est connu, il a dix frères et sœurs. Si nous clamions qu'il nous a volé ce serait la honte sur toute sa famille... Mais qui sait ? Peut-être que tous les habitants du village les couvriraient...

Lorsque le jour se lève, c'est un festival ! Un tas de femme et enfants défilent dans le train avec thermos et paniers. Les vendeurs ambulants vendent de tout, du café, du thé, des sodas, chicha, bollos, cuñape, cuisses de poulet, poisson frits, des galettes et de la mortadelle, un tatou tout frais chassé et encore plein de sang, un canard... La plupart sont montés dans le train à l'aube et descendront à Santa Cruz.

À Santa Cruz nous appelons la sœurs de Rosa rencontrée pour la première fois, une semaine plus tôt à Candelaria. Par chance Rosa qui habite La Paz se trouve justement chez sa mère à Santa Cruz. Nous la trouvons bien contrariée. Elle arrivait justement de Candelaria par le même train que nous. Elle avait hébergé deux familles dans sa maison de Candelaria pour s'occuper des lieux et du troupeau qui sont partis sans prévenir, volant les selles et tout le matériel qu'elle leur avait laissé. Voilà qui fait grandir sérieusement mon angoisse... Rapidement nous faisons achats et démarches et repartons aussi sec.

Enfin, à deux heures du matin le train s'arrête à Chochis. Nous courrons retrouver Max et les chevaux qui nous attendent patiemment. Quel soulagement ! Quant à nos affaires, elles ont visiblement été déplacées – on verra demain. Démontées et rangées n'importe comment, les selles ont certainement été utilisées. Difficile de savoir s'ils ont ou pas monté les chevaux. Manifestement, Don Enrique s'est servi en mais avant de partir sur notre ordre aurait-il dit ?! À part ça, rien n'a été volé. Bref, une bonne leçon ! Mais surtout, plus de peur que de mal.

Plus tard, à San José, ancienne ville des missionnaires, nous passons deux jours à l'hôtel pour

nous reposer. Cela n'était vraiment pas un luxe. Sur 48 heures, nous avons dû dormir 36 heures et en passer deux sous la douche !

Les 100 kilomètres après San José sont finalement moins secs que prévu puisqu'il a plu ces derniers jours. C'est peu après, vers El Pozo del Tigre que la sécheresse se révèle de nouveau très grave. La famille brésilienne qui nous accueille ici, vivait comme beaucoup d'autres de la production céréalière. Ils se souviennent combien la terre était riche à l'époque de leur émigration en Bolivie. Aujourd'hui, ils ont dû vendre le frigo, le cheval, la charrette, les vaches et pour survivre, travailler dans une autre estancia. Malgré cette désolation, ils nous accueillent avec énormément de bonne humeur. Gênés de l'absence de viande et d'œufs au village, ils tuent une poule pour le dîner. Je prépare alors une grosse salade en accompagnement car pour une fois, j'ai pu trouver des tomates, des poivrons et des haricots verts qui devraient agrémenter les patates aux oignons ! Le soir, ils nous invitent à dormir à l'intérieur sur des matelas. Nous sommes très touchés par la générosité de ces gens qui n'ont plus rien.

Il y a quatre jour maintenant que nous sommes à Santa Cruz, logés au poney club La Lomita. Papo, le responsable, et toute son équipe nous bichonnent. Nous rencontrons Alejandro Guillermo Lopez, un pèlerin Argentin qui voyage à cheval jusqu'au Mexique. Il semblerait que les péruviens l'aient renvoyé en Bolivie faute de bakchich. Il a finalement décidé de laisser ses chevaux ici et d'en racheter à Panama pour poursuivre son voyage. Les chevaux sont en pleine santé, les analyses sont bonnes et ils ont désormais des chaussures toutes neuves!

Demain nous allons visiter les ruines Incas de Samaipata à 2000 mètres d'altitude puis nous repartirons pour Cochabamba par la route montagnaise du sud en faisant quelques incursions dans le parc national Amboro.

Santa Cruz, le 19 novembre 2002.

## Bonne année 2003 ! Salut les amis.

Nous vous souhaitons une très belle année 2003, passionnante !

Noël a été un peu spécial à Cochabamba. Orphelins de la famille et des chevaux... Les bars fermaient à 11 heures, nous étions "sans famille" un peu dépités...

Heureusement, nous avons pu nous rattraper pour la fête du nouvel an passée en compagnie des

volontaires du parc Inti Wara Yassi (un refuge pour les animaux sauvages capturés et maltraités). Expérience unique que celle d'être au milieu de la jungle bolivienne, parmi des singes capuchino, des singes araignée, des singes squarel, des singes lions, des perroquets, des toucans, des pumas (en laisse) et plein d'autres bêtes... Tout cela en pleine saison des pluies, avec une odeur de moisissure et toutes sortes

## Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

d'insectes... mais aussi des gens venus du monde entier pour aider ces pauvres animaux maltraités.

Aujourd'hui, nous faisons un break pour refaire les visas, faire la lessive qui sèche... et donner quelques nouvelles. Demain nous repartons pour une petite

semaine avant de continuer en bus vers le Salar d'Uyuni (4500 mètres d'altitude) au sud ouest de la Bolivie.

Le 05 janvier 2003.

## La dernière chevauchée !

---

500 kilomètres de chevauchée à travers les Andes... Les derniers du voyage.

L'entrée dans Santa Cruz s'est passée en douceur. Malgré la circulation les chevaux sont restés très calmes. Nous enfonçant jusque près du centre ville, nous avons demandé à un policier où se trouvait le centre hippique. Manque de chance, il nous a mal orienté et nous avons galéré pendant trois heures, faisant le tour de la ville et traversant le plus gros marché à l'heure de pointe! Canal 33 nous a même interviewé, des gens nous prenaient en photo tant la situation leur paraissait surprenante. Le Club de la Lomita nous a accueilli à bras ouverts. Malheureusement, nos chevaux sont condamnés à rester attachés aux arbres le temps des reprises avant de pouvoir être lâchés dans la carrière. Un triste sort pour nos gentils compagnons qui viennent de faire 650 kilomètres sous une chaleur torride. Alors, il faut nous dépêcher de les faire ferrer, de faire de nouvelles analyses sanguines et de faire nos petites courses. Bonne nouvelle, les chevaux ne sont plus porteurs de la piropalose et font donc parti des 30% sur lesquels le traitement fonctionne. À la Lomita, nous ne sommes pas les seuls voyageurs à cheval: Alejandro, un pèlerin argentin, voyage lui aussi en direction de Mexico. Malheureusement, il a été refoulé du Pérou pour cause de quarantaine et du pourboire exorbitant exigé à la frontière. Le temps de décider si nous irons à Cochabamba par la nouvelle route du nord – plus plate, mais passagère et chaude – ou par celle du sud – plus raide et sinueuse, mais plus pittoresque – nous déplaçons les chevaux pour partir en bus voir les ruines Incas de Samaipata à 120 kilomètres sur la route du sud. Le lieu et la route nous enchantent, plus de doute maintenant.

À Samaipata, nous rencontrons un routard qui a traversé l'Amazonie en bateau de marchandises. Il nous met l'eau à la bouche. Au lieu de passer un mois à se geler dans les Andes jusqu'à la Paz et risquer de se faire refouler du Pérou, nous envisageons de vendre les chevaux à Cochabamba. Alors, nous pourrions traverser l'Altiplano en bus et ainsi voir plus de choses avant de descendre l'Amazone en bateau jusqu'à la côte Nordeste du Brésil. Cette idée nous enchante. Marc aurait bien aimé défier les Andes à cheval mais, je me sens soulagée car j'appréhende le

froid et aussi le manque de nourriture pour les chevaux.

À Mairana nous sommes accueillis par un vieux grand-père. Petit, courbé sous le poids du labeur, le visage couvert de belles rides, il s'exclame: "Bien sûr, venez chez moi ! Nous allons pouvoir discuter toute la nuit". Juan-Luis a souvent fait, dans sa jeunesse, le trajet de la Paz à Santa Cruz avec des mules de bât. À l'époque, il n'y avait pas encore de camion et c'est ainsi que les marchandises étaient transportées. "Nous chargions les mules jusqu'à 140 kilos et marchions toute la journée jusqu'à 23 heures un mois durant. On accrochait une grosse cloche autour de leur cou pour éloigner les jaguars et une grosse lanterne pour y voir clair."

Le long du parc Amboro, sur environ 200 kilomètres, les paysages changent souvent, des forêts semi-tropicales aux plaines fertiles en passant par les déserts de cactus.

Une centaine de kilomètres plus loin à Comarapa, nous décidons d'arrêter quelques jours avant d'affronter la "Sierra Siberia" redoutée pour ses sommets à plus de 3500 mètres et son climat humide, froid et brumeux qui empêche toute visibilité.

Le jour suivant, alors que nous prenons notre petit déjeuner à la table commune du marché, trois boliviens qui font un reportage sur le parc Amboro nous invitent à les accompagner aux ruines inca à 40 kilomètres de là, pendant que les chevaux se reposent. En compagnie du garde forestier nous pénétrons dans l'univers sauvage du parc. Avant tout il faut traverser le rio, ce qui n'est pas une mince affaire. Nous faisons une chaîne pour ne pas se laisser emporter ; l'eau nous chatouille les fesses. Nous entrons dans la forêt épaisse couverte de lichens. Une atmosphère fort impressionnante nous pousse à lever les yeux au ciel. Surprise ! Une demi douzaine de singes nous observent de là-haut. Nous sommes plus émerveillés par les arbres géants, les orchidées, les tomates sauvages et les magnifiques champignons que par les ruines Incas.

Le soir nous allons donner le grain et les vitamines aux chevaux mais... plus personne ! Le gamin a dû laisser la porte ouverte et ils se sont échappés. De nuit, nous les cherchons en vain et ce n'est que le

## Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

lendemain que nous les retrouverons dans un champ tout frais labouré ? Ce n'est donc qu'à 10 heures que nous attaquons la fameuse Siberia par 15 kilomètres d'ascension jusqu'au premier village. Nous avançons lentement et marchons souvent pour soulager les chevaux. Nous sommes parfois littéralement bloqués par la force du vent qui nous oblige à nous accroupir et à laisser les chevaux se mettre la croupe au vent. Au village, un emplacement de choix nous est proposé pour les chevaux et pour planter la tente relativement à l'abri du vent avec une vue imprenable sur les pics majestueux des Andes. Heureux, installés dans une couverture face au panorama nous attendons le coucher de soleil qui se révélera splendide.

Sous un grand soleil, nous partons rejoindre Siberia, la ville enfouie dans les nuages où il fait toujours froid, dit-on. Jusqu'à midi ça va, mais soudain au détour d'un versant, la fraîcheur des nuages qui approchent se laisse ressentir. La végétation est terriblement humide et la forêt sombre pleine de lichens semble hantée. À peine visible dans la brume, une horde de chevaux en liberté nous suit. La bruine se transforme peu à peu en averse. Après le bonnet, c'est le poncho et pantalon de pluie qu'il faut sortir. Le chemin pierreux s'est transformé en une boue immonde. Le vent nous glace tellement qu'on n'arrive même plus à sourire à tous les gens dans les camions que l'on croise et qui nous saluent. Au petit matin, alors que nous sortons de l'école qui nous a servi de refuge, un soleil éclatant éblouit, illumine les montagnes. C'est encore une fois magnifique et fascinant ! Quel privilège d'être ici à 3600 mètres sous un ciel aussi dégagé... L'altitude ne nous provoque visiblement pas de malaise, au contraire c'est tout guilleret que nous redescendons dans la vallée où la température devient plus clémente.

Le lendemain à 5 heures du matin, il se remet à pleuvoir. Nous décidons de rester au sec sous la tente en attendant que l'averse se calme. Finalement nous y passerons la journée à jouer aux échecs et à nous reposer. Le lendemain, avec 4 biscuits dans le ventre, nous partons sous un ciel tout gris. Nos réserves alimentaires et celles des chevaux sont terminées, il faut pourtant y aller ! Il fait froid sur cette route des crêtes. Peu à peu l'horizon se dégage. Selon l'état du Rio, les vallées sont complètement sèches et désertiques ou alors fertiles et cultivées avec des charrues tirées par des bœufs. Les maisons en torchis s'intègrent à merveille dans le paysage. Vers 10 heures alors que nous traversons un pâté de maisons, Marc part en quête de nourriture. Une femme aux formes rebondies et aux longues tresses brunes, elle ne parle que le Quechua et nous fait signe d'entrer chez elle. Elle nous offre une assiette de soupe bien chaude, pour le chien aussi. En partant, les enfants qui n'osaient pas parler, nous saluent en criant du

haut de la montagne. Nous répondons jusqu'au dernier virage avant qu'ils ne disparaissent de notre vue. Cet épisode nous réchauffe le corps et le cœur. Ces boliviens sont vraiment attachants.

Après avoir visité les ruines de Inkallarta, nous repartons par les montagnes vers Vacas. Personne n'en connaît la distance exacte, 20 ou 45 kilomètres ? Allez savoir pourquoi, on nous dit que le chemin est bon et ne grimpe pas trop. Rapidement pourtant nous descendons de cheval pour les soulager. Il fait chaud et ça grimpe sec. C'est la pire des ascensions ! Une suite de virages en épingle à cheveux qui jamais ne s'arrête – impression d'aller tout droit au ciel. Coco grimpe toujours en tête et se retrouve derrière Tipi qui avance doucement mais ne s'arrête jamais... L'air se fait rare, nous nous arrêtons souvent, juste le temps d'un vertige en regardant en bas. À bout, je monte Tipi car Coco n'en mène pas plus large que moi ! Après 900 mètres de dénivélé, nous faisons une longue pause au sommet sur un petit coin d'herbe râpée. La suite est plus facile, nous longeons le col puis redescendons dans la vallée. La vue est magnifique sur ces montagnes pelées. Maintenant, des familles entières défilent sur la route, elles reviennent du marché avec leurs ânes chargés de vivres pour toute la semaine. Tous portent un Awayo, le châle aux couleurs chatoyantes typique de la Bolivie, dans lequel ils portent leur bébé, rangent leurs vivres ou encore la paille pour les animaux. Il fait pratiquement nuit en arrivant dans la vallée – au village, tout le monde est saoul, le marché probablement. Impossible de trouver de la paille ! La chicha, boisson à base de maïs fermenté, fait bien des dégâts. Nous montons la tente dans le noir et partons en quête d'un repas pour les chevaux aussi. De la chicha, de la chicha, rien que de la chicha ! Pour ne pas les offenser, nous finissons par en accepter un bol puis deux puis trois puis cinq ! Pratique cette coutume qui consiste à renverser un peu de son verre par terre en l'honneur de la Pachamama – la terre mère ! Finalement nous réussissons à nous échapper. Marc part en quête de paille, quant à moi je me réfugie sous la tente. Au bout d'une heure, une bande de souïards s'approche de la tente : "Réveillez vous, nous voulons voir vos papiers. Sans sortir de la tente, je propose de nous occuper de cela demain – j'ai peur de ne plus m'en défaire... Et pire encore qu'ils piquent les passeports. Ils insistent et finissent par se lasser. Après deux heures, Marc descend de la montagne avec une maigre pitance pour les chevaux. J'ai à peine le temps de lui raconter ce qui m'est arrivée que la bande de souïards revient à la charge. Ils veulent maintenant voir notre "autorisation de rester dans la communauté" ! Ils n'ont pourtant sûrement jamais rencontré un touriste de leur vie... Nous résistons à toutes les menaces – ils finiront par s'en aller. Mais, la moutarde monte au nez de Marc qui

## Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

réalise qu'ils ont emmené Tipi. Marc court et essaie de les rattraper sans succès. Finalement il traversera le village pour finalement localiser Tipi qui hennit au fond d'une cour pour appeler ses potes. Le sang de Marc ne fait qu'un tour, jetant violemment les planches qui barrent le passage il récupère son cheval alors que la bande de souïards s'enfuit en rigolant. Marc me rejoint pour ne dormir que d'un oeil. Quelques heures plus tard, un gros boom sur la tente nous fera sursauter. Marc bondit dehors en hurlant: "Ven aqui" (vient ici) mais ne verra personne – il découvrira un trou dans le double toit, celui d'une pierre probablement tirée avec un lance-pierre. Alors, nous décidons de lever le camp...

Le voyage continue tranquillement jusqu'à une longue descente abrupte qui mène à Arani sur le plateau de Cochabamba. Sans tomber, nous arrivons en bas pour trouver rapidement un enclos avec de la paille de maïs pour les chevaux. On nous offre une chambre pour la nuit sans aide pour les chevaux ! Du marché nous ramènerons un gros bouquet de fleurs pour remercier la dame de son accueil. Des douleurs me lassèrent le ventre. Est-ce l'eau ou la perspective de vendre les chevaux?

Au bout d'une semaine, le 24 décembre précisément, nous trouvons des acheteurs convenables

apparemment. Tranquillement Tipi et Coco paissent dans une grande ferme écologique à 30 kilomètres de Cochabamba. Le week end, ils baladeront des touristes. Quand à Brioza, elle rejoint une grande bande de mules dans les montagnes, deux fois par mois elle portera les vivres au village le plus proche.

Tristes mais rassurés, nous laissons là nos compagnons de voyage. Ceux avec qui nous avons été si heureux, si sereins, si confiants pendant 6 mois et 3200 kilomètres. Merci Coco, merci Tipi, merci Brioza pour ce fabuleux voyage à travers la nature, ses hommes, ses femmes et ses enfants. Merci pour ces moments uniques et inoubliables, les traversées de rivière et leur bac, les rudes ascensions en montagnes, les levers de soleil dans le Pantanal, les longues baignades. Merci aussi pour votre pas sûr dans les nuits obscures, les galops derrière les troupeaux de vaches au Brésil...

C'est une page bien difficile à tourner. Les selles sous le bras, il faut voir notre mine dépitée dans le bus en direction de Cochabamba. Mais, un nouveau voyage commence, à pied, en camion, en bus, en bateau...

Novembre et décembre 2002.